

Luc Vezin

LA VIE SANS HISTOIRE
DE JAMES CASTLE

roman

arléa

16, rue de l'Odéon, 75006 Paris
www.arlea.fr

Du même auteur

Les Artistes au Jardin des Plantes, Herscher, 1990.

Kandinsky et le Cavalier Bleu (en collaboration avec Annette Vezin), Terrail, 1991.

Égéries, dans l'ombre des créateurs (en collaboration avec Annette Vezin), La Martinière, 2002.

Trois Petits Canards, une eau de vie (en collaboration avec Lawrence Weiner), JNF, 2002.

pour Annette

« Il était un pur produit de l'Amérique. »

William Carlos Williams

Philadelphie

18 octobre 2008

Je lisais à rebours la trilogie des Snopes de Faulkner dans le Megabus qui me conduisait de New York à Philadelphie. Progressant du *Domaine* au *Hameau*, j'étais dans *La Ville* où s'enfonçaient dans la terre les trois victimes de l'arnaque de Flem Snopes. Les malheureux prospecteurs cherchaient en vain, dans le terrain qu'ils avaient acheté à prix d'or, le magot qu'ils y croyaient caché.

De l'autre côté de la vitre sale du Megabus, l'auto-route défilait sous un ciel menaçant. Quand l'autocar s'arrêta au Terminal, les pigeons creusaient toujours. Je fermai le gros livre. Le ciel était couleur de suie. Au-dessus de la Deuxième Rue, éclata un violent orage.

Je n'étais pas venu à Philadelphie pour passer la matinée dans un bar à tapas, mais il pleuvait si fort que je me réfugiai au «Paradisio». Un flamenco s'y jouait en sourdine. Des roses en plastique pendaient, têtes en bas, devant une rangée d'ampoules éclairant d'une lumière rouge un interminable bar laqué de noir. D'autres roses pendaient sur le menu de l'établissement.

Le restaurant était vide à cette heure, hormis un vieil Asiatique assis au bar. Je ne savais pas que c'était un peintre connu de Philadelphie. Mon innocence lui plut. Mais peut-être que je me fais des idées. Disons qu'il avait simplement une grande envie de parler et comme je n'avais, alors, rien d'autre à faire que de l'écouter, nous étions faits pour nous entendre.

La conversation, ou plutôt le monologue de mon voisin de bar débuta quand il me surprit à regarder les fleurs du menu.

« Je suis ici chez moi, monsieur, me dit-il, ou plutôt chez mon fils, puisque c'est lui qui a racheté ce bar l'an dernier... Vous ne pouvez probablement pas comprendre le bonheur que représente pour un *nissei* – oui, c'est comme ça qu'on nous appelle, nous les Japonais de la seconde génération d'immigrés – de se dire qu'il est chez lui dans un bar de Philadelphie. »

Mon interlocuteur se tint un long moment silencieux. Je ne savais pas quoi dire. Dehors il pleuvait toujours.

« Voyez-vous, monsieur, si je devais choisir une seule chose qui resterait de moi, je crois que ce seraient les fleurs que j'ai dessinées là, dit-il en pointant du doigt le menu. Mais elles ne me feront pas plus passer à la postérité que mes tableaux. Non, si je dois laisser mon nom dans l'Histoire, ce sera, je m'en rends compte depuis peu, grâce à une circonstance fortuite de ma vie que j'ai longtemps oubliée. »

Et, devant mon air interrogateur, il se fit un plaisir de me raconter cette histoire qu'il ne pouvait garder pour lui seul.

« Je suis né dans une ferme de l'État de Washington, près de Yakima, une ville dont le nom sonne curieusement japonais, alors qu'il vient de la langue des Indiens qui y vivaient autrefois. C'était une enfance heureuse jusqu'à Pearl Harbor et l'*Executive Order* de février 1942 qui décréta que tous les Japonais pouvaient être des espions ou des combattants de l'ombre à la solde de l'empire du Soleil levant. Du jour au lendemain, ma famille et moi avons été déplacés dans un de ces *relocation camps*, parqués comme une centaine de milliers de personnes ayant des "ascendants japonais". Nous nous sommes retrouvés à Minidoka, dans l'Idaho, à ramasser des betteraves sucrières dans des champs entourés de barbelés et de miradors. Tout cela à cause de cette chose, lointaine et sans réalité autre que d'être à l'origine de notre malheur, qu'on appelait la guerre. C'est pourtant elle, la guerre, qui m'a sauvé la vie, ou plutôt m'a évité d'être un de ceux dont parle la Bible, qui "ont disparu comme s'ils n'avaient jamais existé", ce à quoi j'étais évidemment destiné. Pour sortir de ce *relocation camp*, je me suis engagé dans le 442^e *Regiment Combat Team*, composé de Nippo-Américains que l'on surnommait les "cobayes de Pearl Harbor". Nous avons combattu victorieusement en Europe, et avons été sur le point de libérer Rome. Mais, pour le commandement Alliés, il n'était pas question de laisser des Japonais défilier! Alors, on nous a envoyés nous reposer. Ce qui, pour la plupart d'entre nous, voulait dire se souler la gueule, se bagarrer et aller au bordel. Mais moi, je n'aimais pas trop ce genre de festivités. Je préférais contempler les fleurs, et mes fleurs à moi c'étaient

le regardant, lui disent qu'il était bien ce qu'il n'avait cessé de croire qu'il était depuis toujours, un artiste. Pendant des dizaines et des dizaines d'années, il a montré ses dessins, les a accrochés au bout de leur petite ficelle blanche et on ne lui a rien dit. Il ne s'est pas découragé pour autant, il a continué, parce qu'il ne pouvait vivre sans dessiner. Et lorsque je regarde à nouveau cet autoportrait, même dans son trop bel encadrement du musée qui le retient prisonnier derrière sa vitre, lui et sa petite ficelle blanche, je ne peux m'empêcher de penser : c'est ainsi que j'aurais dû dessiner. Mais je ne peux m'empêcher de penser aussi, et bien plus prosaïquement cette fois, qu'il y a une "part de moi" dans toute cette aventure, et que, vanité des vanités, c'est un tout petit peu grâce à moi que James Castle est sorti de cette obscurité, de ce néant auquel il semblait condamné.»

Le regard de Paul se perdit dans la contemplation de la vitrine du «Paradisio», puis il reprit, comme pour lui-même, d'une voix légèrement cassée :

«Cet épisode de ma lointaine jeunesse, le fait d'avoir osé montrer à un artiste renommé les dessins d'un inconnu, c'est probablement ce que j'ai accompli de meilleur dans toute ma vie.»

La lèvre inférieure de Paul se mit à trembler.

«Tiens, la pluie a cessé. La voie est libre. James Castle vous attend.»